


Journal pour tous



Vol. II.

OTTAWA, 19 FÉVRIER, 1880.

No. 17.

AVIS.

Le Journal n'a pas paru la semaine dernière.

UN ROI DANS LA CAMPINE.

Suite.

—
“ Ah ! messieurs, ne lui faites pas de mal ! De quoi est-il coupable ?... Ah ! mon père n'est pas un scélérat !... Vous vous êtes mépris ; au nom du Seigneur, lâchez-le !... ”

Un des serviteurs de la loi saisit brutalement la jeune fille par le bras, l'emmena, à demi évanouie, jusqu'à la porte, et ordonna à une servante de la tenir éloignée.

Alors on prit le paysan par le bras pour l'arracher de l'arbre : mais le désespoir avait doublé ses forces ; il tenait fortement embrassée la masse de fer et levait le poing d'un air menaçant.

Les gendarmes prirent les fourreaux de leurs sabres, et se mirent à frapper si impitoyablement son bras que, vaincu par la souffrance, il s'affaissa sur le sol, mais sans pousser un seul cri de douleur.

Alors, et malgré la rage qu'allumait en lui cette nouvelle injure, les gendarmes saisirent les menottes, visèrent à ses pouces les honteuses entraves et le poussèrent dehors.

Comme un malfaiteur, Henri marchait la tête baissée entre les deux gendarmes.... Parlois, il laissait entendre des paroles de colère et de rage, demandant d'un ton menaçant pourquoi on le conduisait comme un misérable voleur ; et alors il se frottait convulsivement les mains avec une telle force que le sang jaillissait de ses pouces écrasés ; puis, il baissait de nouveau les yeux vers la terre, et semblait éprouver d'implacables tortures intérieures lorsque des habitants du village passaient à côté de lui sans lui dire bonjour, où le regardaient avec le silence du mépris. D'autres fois il portait fièrement la tête haute, comme s'il ne redoutait pas le regard inquisiteur des passants : mais il pâlisait bientôt, en voyant les gens se chuchoter à l'oreille et paraître se réjouir de l'outrage qui lui était fait.

Ainsi se passa cette terrible matinée. Au village on ne parlait de l'attentat commis sur Bernard. Cette triste nouvelle fut un tourment de plus pour Anna, qui jusque-là n'avait pas connu la cause de l'arrestation de son père.

Hélas ! Bernard, victime d'un traître assassinat ! son père, son père bien-aimé, l'assassin !...

Comprenez-vous ce qu'elle dut souffrir ? Oh ! non, sa souffrance était sans bornes comme l'immensité de la bruyère ; un plus grand malheur pouvait-il l'atteindre ?

Et cependant il est impossible que son père soit un assassin ; non son cœur est trop noble pour qu'il ait pu se rendre coupable d'un aussi épouvantable forfait, et Bernard se rétablira, elle prie avec tant de ferveur !...

Cette pensée fait luire un rayon d'espoir dans ses yeux rougis par les larmes ; elle se résout à aller voir le blessé dans sa propre demeure.

Elle quitte la ferme. Voyez comme elle suit le chemin avec inquiétude et à pas précipités ! Une personne s'avance : c'est probablement un voisin !... La rougeur de la honte couvre son front si pur ; l'infortunée se cache derrière une haie, comme si sa figure portait ce stigmate fatal : *filie d'un assassin.*

Elle est près de la ferme ; une appréhension secrète l'opprime soudain. Comment osera-t-elle se montrer aux yeux de parents éplorés qui regardent son père comme l'assassin de leur fils ! Elle hésite un instant et est sur le point de retourner chez elle ; mais une force irrésistible la pousse : d'une main tremblante elle lève le loquet de la porte et elle entre.

A sa vue, Gertrude laisse échapper un cri de stupefaction. La jeune fille s'arrête toute confuse à l'entrée de la maison, et, incapable de prononcer un mot, elle verse des larmes en abondance. Ces pleurs émeuvent la bonne mère ; elle comprend l'étendue du malheur de la pauvre orpheline, qui est innocente du crime de son père.

Elle quitte sa chaise, et va prendre avec intérêt la jeune fille par la main :

“ Chère Anna, ne pleurez pas : le

malheur nous a atteints toutes les deux, mais pas d'une manière aussi irréparable ; une légère amélioration se produit dans l'état de Bernard. ”

Un ardent rayon d'espoir illumina l'œil abattu de la jeune fille.

“ Oh ! merci pour vos paroles consolantes, soupira-t-elle, Bernard se rétablira, et mon père sera libre, oui, libre !... ”

Gertrude ne répondit pas, mais à l'expression de sa figure, on pouvait voir qu'elle ne partageait pas l'espoir de la jeune fille.

Le rouge de la honte empourpra de nouveau les joues d'Anna, et d'une voix brisée et tremblante elle demanda :

“ Ne pensez-vous pas aussi, Gertrude, que mon père soit innocent ?... ”

La femme fit un signe de tête affirmatif ; mais, au fond du cœur, elle se disait : “ Malheureuse enfant, je vous plains ! ”

Comme elle ne doutait aucunement qu'Anna ne fût venue que dans l'intention de voir Bernard, car elle connaissait l'innocent amour que se portaient les jeunes gens, et qu'elle attendait, d'ailleurs, de la présence de la jeune fille un bon effet sur le malade, elle la conduisit près du lit de douleur où gisait son fils.

A la vue de cette figure pâle, de ce corps étendu sans mouvement, comme un cadavre, et les joues creuses, Anna, succombant à sa pénible émotion, ne put retenir un cri de douleur ; involontairement, elle porta la main à ses yeux, comme si elle eût voulu se dérober à cet étrange spectacle.

Cependant elle s'approcha du lit et considéra de nouveau avec effroi le jeune homme, qui paraissait appartenir plutôt à la tombe qu'à ce monde, et elle s'écia d'une voix plaintive : “ Bernard ! Bernard ! ”

Ces sons connus semblèrent rappeler à lui le malade. Il ouvrit lentement les yeux, les fixa un moment sur la jeune fille et les ferma de nouveau ; sa main s'agita comme s'il eût voulu la lui présenter.

“ Mon fils ! oh ! il vous a reconnue, Anna ! ” dit la mère avec joie.

Anna prit la main du jeune homme, et, la gardant dans la sienne, elle se pencha doucement au-dessus de sa tête et lui dit avec douceur :